



EDITO par DB

Il était une fois... On l'a tous entendu, sauf ceux qui de zéro à cinq ans mangeaient la paille de leurs sabots en attendant la dérouillée du père, qui, toute paye bue, défoulait sur sa progéniture ses nerfs alcoolisés, brute imbibée et terrible, assassinant Mozart en matinée et en soirée, (relâche le Dimanche, pour cause de belote avec les copains du syndicat), ou ceux qui, comme Gigi, sont nés avant Charles Perrault et les frères Grimm, et dont la tendre enfance se passait en peinture rupestre et en cueillettes diverses, mais les survivants sont peu nombreux, ils succomberont sous le nombre. Il était une fois, donc... Et même deux fois. Les grands artistes ne boudent pas les rappels et MB ne fait pas exception à la règle, lui qui rassemble deux fois en moins de six mois ses fidèles camarades de ballons et de cigares, de ripaille et d'eau de la vie, en une célébration rabelaisienne de son demi siècle de vie. Heureux homme, dont les cinquante premières années ont à peine suffi à éteindre la prime enfance et qui traîne sa silhouette adolescente et son sourire de premier communiant au mépris des lois de la nature et des études scientifiques. Sa neigeuse toison n'est qu'un leurre, sous la perruque le jais l'emporte et seul le temps, crétin aveuglé par sa toute puissance est leurré, délaissant son sablier, convaincu d'avoir déjà ici commis son crime, ce qui explique la verdure du quinquas et sa jouvence qu'on dirait éternelle. L'homme est en réalité la vivante incarnation de notre vérité voltigeante et prouve à longueur de soirées ovales et de tournées joviales qu'il maîtrise et le fond et la forme pour proclamer avec sa coutumière et bienfaisante discrétion cette vertu du bonheur et graver au frontispice de notre amitié que, décidément : «rire de nous c'est vieillir à l'envers...»

MON DIEU, MON DIEU, MAIS JUSQU'OUÛ S'ARRÊTERA-T-IL?

Les esprits chagrins vont se régaler. Celui-là stipendiera la petitesse des caractères, malvenue dans une édition consacrées aux personnes âgées, tel autre critiquera le favoritisme éhonté conduisant à publier hors de propos un numéro dédié à un seul individu, le troisième remarquera aigrement l'irrégularité des parutions... Baste, n'en jetez plus, on a compris. Et on vous dit «tant mieux». Nos chroniqueurs indépendants se félicitent de la critique, elle les nourrit, les abreuve et les repose, sans jamais les endormir. Merci à ces jaloux, mauvais drôles sans humour, aussi gais qu'un dimanche de soldes au goum de Mourmansk et dont le fiel permanent finira par pourrir jusqu'à l'ulcère les estomacs distendus par la bière.

Ca, c'est fait... Consacrons-nous donc à loisir à notre sujet du jour, et quel sujet, mesdames : un demi siècle de charme westernisme dans une silhouette à la John Wayne, qu'on imagine volontiers chevauchant au flanc dénudé d'une colline de poussière rouge au milieu des cactus et des crotales, stetson au ras des yeux et sourire ravageurs aux dames du saloon... Le clap de fin dans le soleil couchant, deux notes d'harmonica dans le vent du soir, la lumière se rallume et les héros sont fatigués. Le héros, c'est lui. De ses premiers cris, de ses premiers pas, dans les ruines fumantes de la Quatrième République, de ses langes parfumés sur fond de grenades dans les Aurès, de ses années collège au front des barricades estudiantines, MB a gardé la sérénité de ceux qui savent que le chien qui aboie n'empêche que très rarement la caravane de passer. Adolescent des trente glorieuses, déniaisé en pleine révolution sexuelle, aux accents acides et syncopés des yé-yés triomphants notre sémiplant quinquas conserve de cette époque bénie une ardeur pompidolienne. Racé comme le Concorde, ambitieux comme le périphérique parisien, (malheureusement moins rapide que le TGV, quand même), il n'a donc aucun mérite, puisqu'il est le pur produit de ce contexte euphorique des années 70.

Et pourtant, l'homme à l'étoffe dont on fait les héros. Ce qui nous renvoie au cinéma, à la pellicule. Celle sur laquelle on fige les souvenirs. Elève de Nicéphore Niepce et de Louis Daguerre, qu'il fréquenta dans le Châlon de l'après guerre, MB est l'un des paparazzi officiels des tournées et des soirées. Dissimulé derrière des cigares de la longueur d'un sous-marin lanceur d'engins, l'œil collé au viseur de son reflex, le zoom turgescent, il mitraille sournoisement la population avinée des rugueux qui naguère l'accueillirent à bars ouverts, au mépris des règles ancestrales de l'amitié virile enjoignant opacité et brouillard sur les parenthèses déjantées que sont les troisièmes mi-temps labatoires. On lui pardonne d'autant plus volontiers



Coquet et apprêté comme une débutante un soir de bal, Marco ne résiste que rarement au plaisir d'assortir la couleur de ses yeux à celle de sa tenue vestimentaire... Malin, non ?

qu'il y a bien longtemps que plus rien de secret ne se trame lors de ces réunions, à l'esprit plus voisin du bingo des Hespérides que des nuits torrides de la Voile Rouge de Saint-Tropez, dont la disparition du révérend Carlos risque de sonner le glas, mais ne nous éloignons pas du sujet, s'il vous plaît.

Comme si son physique avantageux ne suffisait pas à créer l'injustice, en monopolisant sur lui les attentions féminines (dont il se contrefous, en plus, le bougre, tu parles d'un gâchis...), le criminel ajoute à sa panoplie de genre idéal un talent culinaire incontestable. Aussi dextre aux fourneaux qu'il est gauche sur le pré, il régale grands et petits de ses plats du terroir, mitonnés avec la douceur dont ses adversaires adoreraient qu'il se prémunisse lors de ses percussions tonitruantes ou des ses charges ravageuses qui laissent aussi peu de joueurs indemnes qu'il ne reste de mironton au fond des gamelles à la

...le criminel ajoute à sa panoplie de genre idéal un talent culinaire incontestable...

fin des repas. Surpris une fois à perdre son calme en 3 657 mn de rugby vétérinaire, M. Propre doit encore intégrer les fondamentaux du poste hautement intellectuel de seconde ligne auxquels le condamnent concomitamment sa taille (juste retour des choses) sa relative inexpérience du jeu à 15 (relative si on se réfère aux 49 années de licence de Gigi, par exemple) et l'attitude bornée du biterrois fou, coach autoproclamé des légendes du Stade Français, dont l'ouverture d'esprit en matière de composition d'équipe fait passer Khomeiny pour un aimable animateur de débat de «prime-time» pour ménagères à fort pouvoir d'achat. La rédaction, dans sa grande sagesse, propose un stage de perfectionnement avec Michel Tachdjian ou Jean-François Imbernon, dont le talent «à l'ancienne» ferait sûrement merveille distillé habilement par notre néo-poutre. Plus forte progression au hit parade des ces dernières années, Marco doit-il s'inquiéter de l'arrivée de jeunes pousses, aussi vierge de l'ovale que lui, voici cinq ou six ans? Gageons qu'il saura continuer humblement son bonhomme de chemin, gagnant match après match l'assurance et le métier qui feront de lui le seconde latte centenaire le plus performant de sa génération.

Terminons cette brève historiette en remerciant un autre vieillard chenu, dont les points communs avec l'impétrant concerné ne se limitent pas à la toison blanche et au regard d'azur. On recense, en plus, la vaillance au combat, la maladresse chronique, le calme viscéral et la camaraderie génétique. Plus ou moins patron du premier, le second se reconnaîtra, Stade d'Or du caoutchouc 1988, star de la presse spécialisée, à qui nous adressons, une fois n'est pas coutume, ce compliment sans arrière pensée : bravo pour cette recrue, dont l'exemplaire intégration nous ferait presque oublier la courte antériorité. Enfin un bon choix, c'est si rare de nos jours. S'il en existe d'autre du même tonneau (ou du même cubi, tout fout le camp !), on prend (et ensuite, on donne, hein ?). DB

Le temps ne nous fait même pas peur

Soucieuse de préserver son indépendance et son intégrité, la rédaction de votre magazine tient à préciser que le temps qui passe n'est pas un sujet de préoccupation essentiel pour ses collaborateurs. La plupart d'entre eux s'en fout comme de l'an quarante. La preuve, ils ne savent pas leur âge biologique, ne se

livrent pas sur les consoles de jeux de leurs enfants aux tests supposés maintenir le cerveau dans un état de jouvence béate et refusent en bloc les crèmes, baumes et onguents dont les charlatans de tous poils vantent à longueur d'antenne les mérites chronoréparateurs pour remplir leurs bourses et vider nos poches. Si certains

articles publiés dans nos pages ont pu laisser croire à quelques mal concentrés que les saisons qui se succèdent influent un tant soit peu sur le comportement de leurs auteurs, qu'ils se rassurent, c'est même pas vrai, on s'en fout, on n'y pense même pas.

PINOCCHIO

LES CINQ DÉCENNES QUI ONT FAIT LA FRANCE

- 1958 : Naissance de la cinquième République. Retour aux affaires du Général.
- 1968 : Révolution de Mai. Danny-le-Rouge et les gauchistes de l'Université Française sèment la chienlit. Le Général tient bon.
- 1978 : Valéry et Anne-Aymone rentrent du Zaïre. Le cours du diamant monte. A Colombey, le Général se retourne dans sa tombe
- 1988 : La France replonge dans les ténèbres pour sept ans, sous la coupe d'un aventurier dont le Général eût fait son quatre heure avec une main dans le dos. Les héritiers se déchirent le royaume en jappant comme des hyènes. Le Général demande à Yvonne de faire les valises et réserve une pension de famille à Baden-Baden
- 1998 : Le grand pendentif qui rêve d'être le Général n'a pas réussi à tenir trois ans d'affilé. La constitution grince et la France souffre. Le Général se marre.
- 2008 : Un gamin haut comme un jockey prétend driver Marianne dans la cinquième. Le Général s'enrhume et c'est la République qui tousse...